

J'ai supprimé les oranges de mes menus
Stéphane Olry – Liza Terrazoni

(Les passages en italiques sont des voix off.)

Première journée – Le Mobil-home

Camille :

Je suis venu-e par le RER B. Je suis descendu-e à la station Sevran-Livry. C'était un samedi, jour de marché : j'ai croisé beaucoup d'hommes ou de femmes poussant des caddies dans les allées du parc des Sœurs. J'ai longé l'ancienne maison d'Alfred Nobel.

J'ai passé le portail du camping municipal. Je me suis avancé-e dans les allées désertes. En automne, les parcelles sont vides. Les touristes venus visiter la capitale ont replié leurs tentes. J'ai marché jusqu'à une allée menant à l'autre extrémité du camping. Là, sont rassemblés sous les platanes les mobil-home habités à l'année. Certains sont entourés d'une pelouse pimpante. En cette saison, ils sont fleuris de chrysanthèmes.

Celui à la porte duquel je frappai ne payait pas de mine, et ne promettait guère autre chose que de protéger son occupant de la pluie, du vent, et du froid.

J'ai entendu le programme télé qu'on éteignait, -une émission de télé-achat-, les pas qui s'approchaient. La porte s'est ouverte.

Éliane :

Qu'est-ce que tu fais ici ?

Camille :

Ma grand-mère ne m'attendait pas. Elle n'attendait plus personne depuis longtemps, vu l'état de son logement que je devinais derrière son épaule. Je m'étais dit : si je lui explique mon projet au téléphone, elle va refuser. Autant me présenter directement, et la mettre devant le fait accompli.

Camille :

« Je peux entrer ? »

Camille :

Je savais qu'elle ne m'inviterait pas à m'asseoir. Elle ne me proposerait rien à boire. Elle me laisserai me dépatouiller avec mes explications. Elle ne saurait pas se refuser ce petit bonheur de voir un membre de sa famille bafouiller, se dandiner face à elle, obligé de s'expliquer, pour une fois à son tour.

Face à son sourcil interrogateur, j'ai donc tout déballé très vite : l'appel à projet du ministère de la Culture pour des spectacles sur le thème de la famille, mon idée de raconter son histoire à elle, ma grand-mère, la chanteuse de cabaret Éliane Moriss.

Éliane :

Pourquoi ne demandes-tu pas à ta mère ? Elle doit avoir long à raconter sur moi. Mais peut-être a-t-elle honte d'avoir mis sa propre mère à la porte ?

Camille :

C'est un fait : ma mère tient ma grand-mère à distance depuis des années.

Éliane :

Pourquoi ne téléphones-tu pas à ma sœur ? Sais-tu que ce chimpanzé n'a pas daigné décrocher son téléphone quand je l'ai appelée pour Kippour ? Cette année, comme tous les ans, elle a oublié que mon anniversaire, c'est le 26 septembre, juste après Kippour.

Et toi ? Je ne te vois pas pendant dix ans, et tu viens, la gueule enfarinée, me raconter ta petite histoire de théâtre. Je croyais que tu étais – comment dit-on ? – anthropologue ? Alors, maintenant, le théâtre ? Tu manges à tous les râteliers, à ce que je vois ?

Camille :

J'ai posé une bouteille d'anisette sur la table de l'espace salon.

Éliane :

De l'anisette Gras ! Pourtant, tu sais que je préfère la quantité à la qualité en termes d'alcool.

Camille :

Elle a rangé la bouteille dans son bar à alcool.

Éliane :

Alors, tu vas raconter les aventures de ta grand-mère indigne devant une commission du ministère de la Culture ? Comme Pierre Bellemare ? Remarque, si Pierre Bellemare toquait à ma porte, je ne dirais pas non. Un bel homme, avec des yeux pas dénués de malice derrière sa moustache. Toi, c'est un autre genre. Je lui avais dit à ta mère : avec ce prénom de Camille personne ne saura jamais si c'est une fille ou un garçon. Elle sera toujours mi chair, mi poisson. Et là, habillée encore comme un sac à patate, comment savoir ? Qui peut-faire confiance à quelqu'un qui s'habille si mal ?

Camille :

Tu ne seras jamais satisfaite de moi de toute façon. La seule promesse que je me fais, c'est d'écrire l'histoire de ta vie. Je sais que je te trahirai. L'écriture c'est une trahison. C'est comme ça.

Camille :

Tu veux ou tu veux pas ?

Éliane :

Tu m'as déjà interviewée. Tu t'en souviens ? Tu avais une dizaine d'années. Tu m'avais enregistré sur le magnétophone Grundig de ta mère. Elle est où la cassette ?

Camille :

Égarée dans un déménagement.

Camille :

Un de nos multiples déménagements. Une famille sans feu, ni lieu. Des gens qui habitent partout et nulle part. Des non-lieu, comme le HLM de Bobigny d'Oncle André avec son salon rempli de cartons emportés lors de son départ d'Algérie.

Comme disait ma mère : « Quand André a besoin d'une assiette, il la sort de ses cartons. Ce pauvre André, il n'est jamais arrivé ».

Éliane :

Bon. Tu veux commencer quand ?

Camille :

Maintenant.

Je viendrai sept fois. Je noterai et transcrirai ce que tu me raconteras.

Si j'ai la subvention, tu seras invitée à la première.

Éliane :

Tu veux commencer par quoi ? Mon état-civil ? Comme les flics ?

Camille :

Oui. Nom, prénom. Date et lieu de naissance. Je préfère que tu ne commentes pas mes questions.

Éliane :

« Éliane Ben Simon, née le 26 septembre 1930 à Alger, fille de Djouar Fortunée Shemba née en 1897 à Alger, et de Messaoud Ben Simon, né en 1889 à Orléans-Ville, Algérie. » : je peux te réciter par cœur cette phrase. Chaque fois que je passais la frontière d'un pays arabe, il fallait que je leur note mes ascendants sur leurs documents de douanes. Ces gens-là ont la passion de la généalogie.

Camille :

Messaoud Ben Simon : son père. Borgne, d'après son dossier militaire aux archives coloniales à Aix en Provence. Mort deux mois avant la naissance de sa fille.

Djouar Fortunée Shemba : sa mère. Tenait une maison de passe, rue de la Lyre dans Bab-el-Oued à Alger, toujours selon ces mêmes archives.

Camille :

Quel est ton premier souvenir, rue de la Lyre ?

Éliane :

Mon premier souvenir... Je me vois jouer dans la cour, avec ma chatte.

Quand je me baissais, on apercevait ma culotte trop grande, effilochée sous ma robe en pilou à carreaux blancs et rouges.

À l'école en voyant les trous de mes chaussettes, les enfants me traitaient de marchande de pommes de terre. Alors : Ruse ! Astuce ! je repliais les chaussettes sur les trous, et marchais dessus. On ne voyait pas mes trous de chaussettes. Je me penchais pour vérifier.

Je n'ai jamais été marchande de pommes de terre. Mais ce que j'ai été ne vaut guère mieux.

Je sais : les commentaires, tu les fais toi-même.

Camille :

Quand j'ai traversé le parking de la halle de Sevrans, les employés municipaux achevaient de rassembler les ordures avec leurs souffleurs à dos.

Je laisse un message à ma mère pour savoir si elle a remis la main sur ce 78 tours sans étiquette qui était chez nous. Il aurait contenu des enregistrements des chansons d'Éliane Moriss, ma grand-mère.

Jamais écouté ce disque.

J'ai longtemps snobé ces vestiges du passé pied-noir de ma famille. Les 45 tours comme « Fais-moi le couscous, chérie : Chérie, je t'aime, chérie je t'adore » par Staiffi et Ses Mustafa's : des abîmes de honte rien qu'à les voir dans le meuble tourne-disques chez Tante Renée. En écoutant à présent sur mon ordinateur les chansons de Lili Boniche, Blond-Blond, Line Monty, je découvre que je suis passé-e à côté d'un grand plaisir.

Suis-je « passé-e à côté de ma grand-mère » durant mon enfance ?

J'ai toujours été intrigué-e par elle. Une vie que j'imaginai rocambolesque, rythmée de bonnes fortunes et d'infortunes.

Dans mon enfance, je fuyais les baisers de ma grand-mère. Des baisers crochus. Son parfum, -le numéro 5 de Chanel pourtant-, sur sa peau comme du vinaigre.

Ma grand-mère, m'apparaissait comme une sorte de panthère. Une vieille dame capable de s'enfermer durant trois mois dans sa chambre parce que ma mère ou moi avions eu un mot malheureux. La nuit, j'entendais ses pas dans l'escalier ; au petit jour, le sentais la fumée de sa première cigarette ; le matin, je découvrais les reliefs de ses repas nocturnes dans la cuisine.

Je retarde tous les jours le moment de me mettre à mon ordinateur. Il faut me décider à affronter ce fantôme de mon enfance. Le soleil couché, je me plonge dans cette vie brutale, excitante et déprimante.

Camille, au travail !

Assez de philosophie !

Tu transcris et tu la fermes !

Deuxième journée – la mort de Maman Tané

Camille :

Quand je suis revenu-e, le samedi suivant, ma grand-mère était saoule. Elle voulait à tout prix me raconter la mort de sa grand-mère qu'elle appelait « Maman Tané ».

Camille :

Pourquoi ce surnom ?

Éliane :

« Tani » en arabe, ça veut dire deuxième. Ma deuxième mère. Ma grand-mère. Grand-mère chérie ! Elle croyait que la poudre dont elle couvrait son corps cadavérique pouvait apaiser les morsures des poux qui la dévoraient. Elle n'a pas gémi, même pas pleuré !

Elle s'est tenue debout jusqu'à la veille de sa mort.

Maman Tané s'est couchée, à la veille du grand pardon.

Tu te souviens qu'André aussi est mort, la veille de ce grand pardon ? »

Camille :

Comment l'oublier ? La veille de Yom Kippour. Mon oncle André égorgé dans son F2 de Bobigny. Appartement incendié. Dette de jeu.

Éliane :

Une date de malheur dans notre famille ! »

Camille :

Et donc, grand-mère Tané ?

Éliane :

Maman Tané s'est couchée dans son lit. Souvent, je montais sur ce petit lit pour regarder mon oncle, l'alcoolique, faire son pipi dans la cour, quand il rentrait le soir. Je le surveillais par un petit carré vide percé dans ce mur. Je guettais s'il irait se coucher tranquillement ou s'il viendrait faire son cirque. Quand il revenait mal luné, Maman Tané et moi descendions vite dans la rue pour éviter de recevoir des coups.

Camille :

Et voilà qu'elle se met à pleurer...

Éliane :

Pauvre petite fille, dans sa robe de pilou ! Agressée, initiée à quatre ans !

Ne pleure pas !

Camille :

Abusée, par qui ? De quel oncle est-il question ? Regarder les domiciliations aux archives.

Une évidence : Ma vocation théâtrale –tardive- vient de cette femme.

Camille :

Et donc grand-mère Tané ?

Éliane :

Quand Maman Tané n'a plus voulu se lever, elle est restée le visage levé vers cette petite fenêtre. Les poux la dévoraient mais elle ne les sentait plus.

Elle a commencé le jeûne.

Ma mère hurlait que c'était encore une comédie. Elle a refusé de la visiter. Seule, j'ai fait les allers-retours.

Et puis Maman Tané m'a dit : « Je veux voir Jacob ».

Mais le fils que Maman Tané réclamait, l'unijambiste, personne ne pouvait plus lui amener : il venait de mourir.

Elle a demandé des petits pois ; ce fut son dernier repas. Je suis arrivée avec le panier, elle s'est assise sur le lit, pleine de vitalité soudain. Son visage tourné vers la fenêtre, elle a dit : « Demain, je sortirai, il fait beau ».

C'était le mieux de la mort. Après trois petits pois et quatre grains de riz, elle est tombée inconsciente.

Comment ai-je pu faire cela ?

J'ai profité qu'elle était inconsciente pour soulever le drap qui la recouvrait. Je voulais savoir comment un si petit corps avait engendré sept enfants. J'avais quatorze ans, j'ignorais tout. J'ai voulu voir par où étaient sortis ces sept enfants.

Oh grand-mère aimée ! Les larmes m'étouffent. Je dîne avec toi chaque soir, je mets ton couvert chaque soir !

L'amour de ma vie, c'est toi, Maman Tané ! Le parfum de tes galettes, l'odeur de tes oranges me poursuivent jusque dans ma salle-de-bain, lorsque je vomis mon alcool. Même maintenant que je raconte ça à ton arrière-petit-enfant, mon pull fait des soubresauts ! Demain, je ne pourrais plus le porter.

Maman Tané ! L'autre nuit encore, tu m'as invitée à m'installer dans ta nouvelle maison. Tu es bien logée. Tu as de beaux meubles.

Alors, depuis son assassinat, André vit dans ton pavillon ? Maman Tané ! Prépare à mon frère ses poissons frits ! Il les aime bien. La petite fille dans sa robe de pilou va bientôt vous rejoindre ! Elle vivra dans votre nouvelle maison. Attendez-moi !

Camille :

Et donc, elle était morte ?

Éliane :

Maman Tané a rouvert les yeux. Et dans son dernier souffle, elle a exhalé mon prénom. « Iliale », elle a soufflé. Elle n'avait jamais su dire Éliane, elle a dit « Iliale », et elle est morte.

Mon pauvre frère, dans ses larmes, a chanté le Shema Israel. Et puis la famille, les clients, les voisins sont entrés. André et moi, nous l'avons abandonnée aux mains des pleureuses, là, par terre, sur le carrelage froid de ce mois d'octobre. Ils ne m'ont pas laissé aller à l'enterrement. Ils m'ont attrapée, maitrisée, enfermée. Le gardien de la porte, rue de la Lyre, il m'a mise sous clefs.

Camille :

Pourquoi ?

Éliane :

Maman Tané a descendu l'escalier étroit sans moi. Moi, j'ai pleuré, hoqueté, seule dans ma chambre.

Ensuite, je ne suis jamais retournée chez elle. J'ai banni Bab-el-Oued de mes pérégrinations, et j'ai supprimé les oranges de mes menus.

Camille :

J'ai supprimé les oranges de mes menus : un bon titre.

Camille :

Je reviens samedi prochain.

Camille :

Debout sur le quai de la station Sevrans-Livry.

Pourquoi remuer ce passé ?

Pour me tranquilliser sur les origines de ma propre violence ? Pour me dire, que, quand j'observe un policier debout devant les portillons de la station Gare du Nord, que je m'imagine tirer sur le cordon en spirale qui relie son pistolet à sa ceinture, appuyer sur la gâchette vider le chargeur dans ses reins : cette idée ne m'appartient pas, qu'elle m'a été transmise par le sang ? Que je ne suis pas responsable de ma généalogie de grands-mères alcooliques, d'oncles violeurs, de filles abusées, de fils estropiés, de frères assassinés ?

Quand je me parle à moi-même, je me parle mal. Je m'adresse à moi-même comme à l'enfant craintif que je me reproche d'avoir été.

Allez Camille ! Bouge-toi ! Remue-toi ! Allez dégage !

Voilà comment je me parle. Voilà comment je parle aux objets qui m'appartiennent quand ils me résistent, tombent, ou se brisent.

Conne de tasse ! Abruti d'ordinateur ! Saloperie de bagnole !

Je me sens louche. Émissions de radio, polars, livres de psychologie ou de sociologie : tous d'accord ! Les enfants violentés font des parents violents.

Tout le monde sent qu'il faut se méfier des gens comme moi.

Donc : en colère, contre moi, ma famille, ma grand-mère, la société, le bon dieu et même au-delà.

Une vie de merde ! Un temps de merde ! Un RER de merde, encore en retard !

Troisième journée Dakar

Camille :

Chez moi. Il fait nuit. Un silence lourd et froid repose sur la ville.

Ma mère a déposé un dossier beige sur la table de mon salon comme un paquet de bêtises. Le dossier avait comme premier titre « Radiographies dentaires », biffé et remplacé par « Lettres de ma mère ».

Ma mère :

Tu en fais ce que tu veux. Ne me demande plus rien sur elle. Je n'ai plus rien d'autre.

Camille :

Une trentaine de feuillets manuscrits.

Des lettres ?

Ma grand-mère aussi parle de ces feuillets comme de lettres.

À qui sont-elles adressées, ces lettres ?

J'en lis une au hasard :

@Éliane :

« La patronne de l'hôtel m'a tendu le combiné. Au bout du fil, c'était Marly :

Une chanteuse me fait défaut, tu pars pour Dakar ! s'exclame-t-il.

Camille :

« Les frères Marly : les plus importants impresarios de la région : Maurice en Tunisie, Isidore en Algérie, et Sadi au Maroc »

Éliane :

Quand je suis descendue sur le quai, à Dakar, des multitudes de négrillons, nus, les mains pleines d'objets en ivoire, nous ont assailli. Des enfants plus âgés ployaient sous la charge de paquets. À la sortie du quai, des hommes blancs nous détaillaient. Par la suite, j'ai su que c'étaient des libanais. Ils venaient à chaque arrivée de bateau, et choisissaient une fille qui serait leur invitée pendant toute la durée de son séjour.

La première nuit fut tumultueuse.

Je m'étais liée d'amitié, sur le bateau, avec la stripteaseuse, Patricia, une fille splendide. Un libanais aux yeux verts avait dansé avec elle toute la nuit. Patricia s'en était éprise. Elle voulut sortir avec lui en ville après le travail. Le cabaret, « Chez le vieux Tam » se trouvait à 14 kms en dehors de la ville. La patronne – une certaine Domino - nous avait averties qu'aucune sortie à Dakar n'était autorisée la nuit.

Patricia, avec laquelle je partageais ma chambre, me demanda de l'aider. En montant me coucher, j'annonçais à Domino, assise à sa caisse à l'entrée, que Patricia était déjà là-haut. En réalité, elle était partie pour Dakar avec son Libanais.

Le matin, nous voilà toutes réveillées par des concerts d'aboiements meurtriers.

Patricia, blanche d'apoplexie, accrochée aux barreaux de la grille, ne pouvait pas réintégrer l'enceinte de notre prison protégée par trois dogues que Domino lâchait dans le jardin après le départ du dernier client.

Domino sort, en bigoudis. Elle mène son enquête auprès des filles qui regardent depuis leurs fenêtres. Une Espagnole, danseuse de 40 ans, crie :

La danseuse espagnole :

C'est la chanteuse qui l'a aidée !

Éliane :

Domino s'avance vers moi, et patatras ! elle m'assène deux claques à toute volée.

Décidément, j'avais une vocation à recevoir des coups.

La surprise me cloue sur place. Les larmes m'aveuglent. Je réfléchis vite. Ne bouge pas. Personne ne te connaît ici. Tu es à des centaines de kilomètres de chez toi. Tu peux te retrouver jetée à la mer, pieds et poings liés.

Calmée, Domino ordonne que chacune retourne se coucher.

Domino :

Vous ! Venez avec moi !

Éliane :

Je la suivis, inquiète jusqu'à la racine de mes cheveux. Son appartement était autrement luxueux que nos chambres ! Elle m'offrit un verre, et se recoucha dans son lit.

Domino :

Venez donc me rejoindre...

Éliane :

« Minable lesbienne ! »

Mon insolence dut lui plaire. Elle s'est radoucie. Nous avons discuté longtemps. Elle finit par pleurer en évoquant le père Tam, son mari, un chinois tout rabougri.

Je retrouvais mon énergie et ma confiance. Je prévins Domino que la petite danseuse de fandango allait passer un mauvais quart d'heure.

Domino :

Me l'amoche pas de trop, je manque d'attractions en ce moment.

Éliane :

Le jour même, au repas de midi, que nous prenions toutes ensemble, dans un petit patio, je vois descendre mon Espagnole, avec son menton haut, et son chignon tiré.

Je fonce, sans un mot, sur elle. Elle hurle au secours : aucune fille ne s'interpose. Je la frappe. Je la laisse en sang, défigurée, son chignon en bataille, et un doigt cassé.

Elle va se plaindre à Domino.

Domino :

C'est pas mes oignons.

Éliane :

Par la suite, sans autre conversation, sans épanchements déplacés, Domino et moi fûmes amies.

Camille :

Troisième samedi à Sevrans.

Sur la table du coin salon du mobil-home, je dispose des documents sortis de mon sac à dos. Une affiche jaune annonçant : « Orchestre Robert Lumb » avec une photo de ma grand-mère jeune, en pull noir, devant une clef de sol : « Chanteuse, Éliane Moriss ». Une photo de mariage.

Camille :

La mariée, c'est toi ?

Éliane :

Oui. C'est mon premier mariage. Nous sortions de la mairie. C'est à Alger en 1953.

Camille :

Le moustachu, là, c'est mon grand-père ?

Éliane :

Où ça ? Ah, oui, c'est lui.

Camille :

Tu as vécu combien de temps avec lui ?

Éliane :

Pas longtemps. Il est vite parti après la naissance de ta mère. Il est monté à Paris, enfin à Brétigny-sur-Orge. Il avait une charcuterie là-bas.

Camille :

Il était pas juif ?

Éliane :

Non, non. Pas du tout. Sa famille venait d'Andalousie.

Camille :

Il a été mis en prison pourquoi ?

Camille :

En fait je connaissais la réponse. J'avais retrouvé une chronique judiciaire du Monde datée du 5 septembre 1963. Leonardo Roberto : accusé d'incendies de permanences du parti communiste à Sainte-Geneviève-des-Bois. Il était passé devant le juge.

Le Juge :

Qu'avez-vous à dire, Roberto ?

Leonardo Roberto :

Moi, je n'étais rien dans l'O.A.S. Mais comme j'étais partisan de l'Algérie française, Bouillon est venu me trouver pour me dire de faire quelque chose. Et on m'a fait comprendre que si je refusais... Alors j'ai accepté mais en précisant bien que j'étais ennemi des plasticages et des armes.

Le Juge :

Vous en dites quoi, Bouillon ?

Bouillon :

C'est Roberto qui est venu me trouver pour me dire que j'étais chargé de ce plasticage. C'est lui qui m'a remis l'explosif, le cordon et le détonateur et qui m'a fixé le jour et l'heure.

Le Juge :

Que répondez-vous, Roberto ?

Roberto :

Que voulez-vous ? Bouillon est parti avec ma concubine. Il s'est marié avec elle. C'est une vengeance. En prison d'ailleurs Bouillon m'a dit qu'il devait se rétracter. Mais sa femme lui a dit : Si tu te rétractes je te quitte. Alors...

Camille :

Avec cette défense-là, il a pris cher : cinq ans de tôle.

Éliane :

C'était un violent. Je ne l'ai jamais revu après sa sortie de prison.

Camille :

En plus des incendies, des plasticages, je découvre dans les archives que le nom de Leonardo Roberto est prononcé durant l'enquête dans l'attentat de l'OAS contre De Gaulle au Petit Clamart.

Camille :

Il fait froid ici. Tu ne chauffes pas ?

Éliane :

Pourquoi faire ?

Camille :

Le lendemain, j'appelle Jean-Christophe Marti au téléphone. Il m'avait demandé d'écrire un livret pour son requiem en hommages aux travestis du bois de Boulogne. Il a longtemps tenu une chronique musicale sur France-Culture. C'est un puit de science sur les toutes les musiques, notamment judéo-arabes auxquelles il s'est intéressé lorsqu'il a composé pour un chœur de scouts musulmans à Ghardaïa.

Jean-Christophe Marti :

(...)En Algérie, dans les années 50, ce n'était pas un métier reluisant d'être musicienne. Même les plus consacrés étaient méprisés. Mais les juifs s'en moquaient d'être méprisés.

Tu connais l'expression ? « Il y a les femmes comme il faut, et puis les femmes comme il en faut ». Les chanteuses juives c'étaient plutôt des femmes comme il en faut.

Tous les artistes se faisaient plus ou moins entretenir. Tu te rappelles Lili Boniche ? Mitterrand allait l'écouter tous les soirs quand il chantait dans un cabaret à Paris « J'ai vu toutes les villes, Paris... Laken machi comme l'Algérie.. » . Et bien Lili Boniche se faisait entretenir par une comtesse. Elle lui a offert deux cinémas à Alger. Tant que sa comtesse vivait, Lili Boniche ne chantait pas. Il n'est remonté sur scène qu'après la mort de sa comtesse.

(...)

*Rappelle-moi le nom de scène de ta grand-mère ? Éliane Moriss ?
Éliane Moriss... Non. le nom ne me dit rien.*

(...)

Je suis étonné par ce que tu me racontes sur le mari. Pourquoi a-t-elle épousé un type de l'OAS ? Les juifs algériens n'étaient pas d'extrême droite. Comme les arabes, ils étaient là depuis la nuit des temps. Durant la guerre, Pétain avait fait appliquer les lois raciales en Algérie. Il les avait envoyés bêcher dans le désert. Du coup, au début de l'insurrection, les juifs étaient plutôt pour l'indépendance. C'est ensuite, avec les attentats, que les rapports entre les communautés ont vrillé. Tu as entendu des disques de Cheikh Raymond? Raymond Leiris, le beau-père d'Enrico Macias. Cheikh Raymond était juif, il chantait depuis quarante ans dans tous les mariages musulmans. Quand, donc, en 61, à la fin de la guerre, Cheikh Raymond a été tué de deux balles dans la nuque sur le marché de Constantine, les juifs ont compris. Ils ont tué Cheikh Raymond ! Les juifs de Constantine sont tous partis : qui en France, qui en Israël.

(...)

Ensuite Châteauroux ? Tu pourrais faire un tour aux archives de police de Châteauroux. Un bar à hôtesses : ils possèdent sûrement des dossiers. Tu connais la chanson ? « Leur passé leur fait comme un manteau de vison... ».

Puis Namur. Et bien, c'est une ville militaire Namur, non ? Oui, comme Châteauroux.

(...)

Bon, je ne sais pas si je te suis très utile... Il faut que j'y aille, ma poubelle m'attend, j'allais la descendre quand tu m'as appelé.

Si tu retrouves le disque de ta grand-mère, je serai curieux de l'écouter.

Mais quand même, il faut que je te dise. Évite le mot de prostitution. Ça veut tout et rien dire.

Quatrième journée Alger-Tunis-Paris

Camille :

Dans la halle de Sevrans, j'achète des fruits à un marchand algérien. En l'entendant annoncer les prix en arabe à la clientèle qui se presse devant son étal, je me souviens que j'accompagnais ma grand-mère au marché, quand elle habitait chez nous. Elle discutait longuement en arabe avec les vendeurs. J'étais émerveillée. Je l'imaginais atterrir dans n'importe quel pays et s'adresser immédiatement dans la langue locale aux douaniers et aux chauffeurs de taxi.

Camille :

J'ai acheté des oranges au marché. Tu en veux ?

Éliane :

Je n'ai pas faim.

Camille :

Ça t'arrive de manger ?

Éliane :

Je te dis que je n'ai pas faim.

Camille :

Tu manges jamais rien.

Éliane :

Je surveille ma ligne.

Camille :

Tu es restée combien de temps à Dakar ?

Éliane :

Je ne me souviens pas.

Camille :

Cette photo de Maman devant un palmier, c'était à Dakar ?

Éliane :

Comment veux-tu que je sache ?

Camille :

Maman a quel âge sur cette photo ? Trois ans ? Maman dit que c'était à Casa plutôt.

Éliane :

Ta mère a toujours eu une excellente mémoire.

Camille :

T'es restée longtemps à Dakar ?

Camille :

Je connaissais la réponse. J'avais retrouvé son passeport chez ma mère. Elle l'avait fait refaire à Dakar. Si je compte le temps des formalités administratives, j'en conclus qu'elle y est donc restée au moins trois mois.

Éliane :

As-tu retrouvé le devoir d'école que tu avais écrit sur moi ?

Camille :

Oui.

Moi

En cinquième. À la fin des années 80. Ma grand-mère avait une cinquantaine d'année, donc. Notre professeur de français nous avait donné un devoir : « Demandez à un membre de votre famille de vous raconter un épisode marquant de sa vie. »

Éliane :

Pas de faute d'orthographe. Ta mère a dû le corriger. Elle a toujours été très bonne en orthographe. Tu me le lis ?

Camille :

Pardon ?

Éliane :

À voix haute. Je veux l'entendre à voix haute. Ne dis-tu pas tes textes sur scène ? Veux-tu me donner gracieusement une petite représentation à domicile ? Ou faut-il que je te paye un cachet ?

Camille :

Je prends le document dactylographié de ses mains. Elle me regarde. Je chausse mes lunettes.

Éliane :

Tu portes déjà des lunettes ?

Camille :

Tu es pénible aujourd'hui.

Je lis.

« Nous étions en 1956, à Alger. J'étais la mère d'une petite fille de six ans. Je travaillais comme chanteuse dans l'orchestre de Lucky Starways. Je connaissais le chef d'orchestre, depuis des années. Il était un ami très cher, un pied-noir comme moi et ma famille... »

Éliane :

Lucien ! Lucien Seror ! La semaine, Lucien travaillait comme vendeur dans un magasin de confection. Le savais-tu ? Il jouait du saxophone et de l'accordéon. Continue !

Camille :

« ...Tous les dimanches, nous donnions des bals au Casino de la Corniche, à Alger. Mais, au vu des événements politiques, je préfèrai quitter Alger pour Tunis. Une autre chanteuse, Josy Ley, me remplaça. Elle avait à peine dix-neuf ans. Deux semaines après notre arrivée à Tunis, le F.L.N. (Front de Libération National) cacha une bombe sous l'estrade de l'orchestre. Josy eut une jambe arrachée. Lucien, lui, fut déchiqueté. On posa son torse sur une couverture et on y ajouta les autres morceaux de son corps, dispersés dans tout le dancing. »

Éliane :

Ça chauffait à Tunis aussi. Sur la route de l'aéroport au centre-ville, les rues étaient couvertes de verre cassé, à la suite d'émeutes.

Camille :

« À Tunis, je monte un café qui marche assez bien. »

Éliane :

J'ai tout fait de mes mains. J'ai transformé une cave humide en cabinet montmartrois, avec des tables et abat-jours rouges. Le bar s'appelait Le Coucou. J'avais 26 ans. J'étais libre. Je me faisais faire mes propres chaussures avec le même tissu que mes robes. J'en ai pleuré des larmes de sang quand j'ai dû quitter Le Coucou.

Camille :

T'étais seule pour tenir Le Coucou ? Dans tes lettres, tu racontes...
Pourquoi tu appelles tes textes des « lettres » ?

Éliane :

Parce que mes textes sont tous adressés à quelqu'un.

Camille :

À qui ?

OK. Parle à mon cul, ma tête est malade.

Bon. Marcel t'aidait. Qui est Marcel ?

Éliane :

Marcel, c'était mon amant... Il m'a aidé Marcel. Il m'a offert une petite machine à coudre. Je faisais toutes mes robes avec cette machine. Un amant incomparable ce Marcel. Mais jaloux ! Ça le rendait fou de me voir chanter dans ma robe noire devant les clients. « Ils te déshabillent tous des yeux », me disait-il ! Alors, j'ai cessé de chanter. J'étais juste la patronne du Coucou et je tenais la caisse. Marcel m'a cogné une fois de trop. Je l'ai mis à la porte. J'avais eu mon content de coups avec ma mère, et je ne voulais plus jamais me laisser taper. J'étais indépendante, belle, et je pensais que plus personne ne pourrait me faire souffrir.

C'est Marcel qui m'a fait engager les musiciens. Il m'a présenté un jeune italien. Vincenzo. Celui qui allait devenir mon deuxième mari. Je lui ai dit : « Comme il joue mal ! ». J'étais méchante avec ce Vincenzo. Entre deux sets, quand les autres musiciens se reposaient, il continuait seul au piano. Alors, je m'exclamais à tue-tête : « Ah ! non ! Assez de piano ! » et je mettais un disque sur l'électrophone, à fond. Il allait se réfugier dans les loges et revenait les yeux rouges. J'adorais le faire pleurer. Après, il me l'a bien fait payer, la vache, quand il est devenu mon mari. Il me faisait surveiller par ses parents quand il partait en tournée. Sa mère, la vieille toupie passait sa journée à noter les hommes qui passaient chez moi. Elle habitait juste en face. Continue ta lecture.

Camille :

« Un soir, la police tunisienne - six hommes armés – fait irruption. »

@Les policiers tunisiens:

« Madame, vous avez un appartement. Nous en avons besoin. Vous avez fait des frais pour la salle de bain. Vous serez remboursée. Vous devez partir dans les quarante-huit heures. »

Camille :

« J'eus peur pour ma fille et l'envoyai à Paris, chez ma sœur. Pour la première fois, ma fille prenait l'avion, toute seule. J'étais triste et inquiète... »

Mais, c'était pas la première fois que tu laissais Maman ?

Éliane :

Qu'est ce qui est écrit ? « Pour la première fois ma fille prenait l'avion, toute seule ». Tu sais lire ? Elle n'avait jamais pris l'avion toute seule. Elle avait sept ans, ta pauvre mère!

Camille :

Donc, quand tu partais en tournée, Maman restait avec sa grand-mère ? Dans son bordel de la rue de la Lyre ?

Éliane :

Non, ça non. Je lui ai interdit de l'amener là-bas.

Camille :

Mais elle allait te voir au Coucou ?

Éliane :

Rien à voir. Le Coucou, c'était une maison artistique, pas un bordel.

Camille :

Maman m'a raconté que quand tu étais en tournée, sa grand-mère l'emmenait le dimanche au casino. Elle montrait le casino à Maman. Elle lui disait que c'était un

hôpital, elle devait l'attendre dans la voiture, elle n'en avait pour pas longtemps, juste le temps de se faire faire une piqure.

Éliane :

C'est mon argent qu'elle jouait. Je lui envoyais mes cachets, pour qu'elle les mette à la caisse d'épargne à Alger. Mais ma mère, à peine avait-elle reçu le chèque, qu'elle allait le jouer au casino.

Camille :

Maman m'a dit qu'elle t'avait jetée de chez nous parce que tu lui avais piqué sa carte bleue et ses papiers pour aller jouer à Enghien.

Éliane :

Ta mère t'a dit ça ?

Camille :

Oui.

Éliane :

Si ta mère le dit...

Finis de me lire ton devoir.

Camille :

« Avant de partir, je fis fabriquer des boutons avec des capsules contenant chacune une pièce d'or.

Je pris l'avion pour Marseille. Une fois là-bas, sur les quais, j'avisai des tables avec inscrit : français, italiens, espagnols...

Je me rendis à la table FRANÇAIS pour montrer mes papiers. Là, le douanier me dit :

Le douanier :

« Vous n'êtes pas française. Vous êtes juive. Je ne peux rien pour vous. »

Camille :

« Il fallait que je rentre à Paris retrouver ma fille. Et comment sortir mes pièces pour payer le douanier ?

Soudain, une femme me tapa sur l'épaule. C'était une israélienne, elle me dit : »

L'israélienne :

« Venez, madame, vous êtes la cinquième. »

Camille :

La cinquième ? Ça veut dire quoi ?

Éliane :

La cinquième sur la liste.

Camille :

Quelle liste ?

Éliane :

La liste des juifs.

Camille :

Quelle liste des juifs ?

Éliane :

Termine ta lecture.

Camille :

« ...Cette dame m'offrait le voyage. Je lui rendrais l'argent plus tard.
À Paris, j'achetai une boutique de prêt-à-porter.
Mais personne ne voulut acheter ni même rentrer dans ma boutique.
J'entendais les gens dire devant la vitrine... »

Un parisien :

« *Il ne faut pas entrer, elle est pied-noir !* »

Camille :

Les laveurs de vitres me criaient :

Un laveur de vitre :

« *On ne travaille pas pour les bougnoules !* »

Camille :

« Alors je fermai la boutique, et partis à Châteauroux avec ma fille ! »

C'est là que tu as monté ton bar à filles.

Éliane :

Le bar s'appelait « L'Ambiance ».
Dehors, ils ont allumé les lampadaires ?

Camille :

Oui.

Éliane :

Va-t'en. Ils vont fermer les portes. Tu ne voudrais pas rester enfermé-e ici ?

Cinquième journée Châteauroux

Camille :

J'imagine ma grand-mère seule, dans son mobil-home. Elle fume une cigarette en regardant la neige fondue tomber devant ses fenêtres. Ma grand-mère danse, en écoutant « Dont make me over » chanté par Dionne Warwick.

Éliane :

- Si nous finissons la soirée au CASINO ?

- Bon, cela ne vous plaît pas.

Un petit SOUPER AUX CHANDELLES, alors ? !

- Vous devez vous coucher tôt.

Demain, c'est L'OUVERTURE DE LA CHASSE...

Vous chassez où ? En SOLOGNE ?

Tant pis, j'irai me coucher sagement.

Et pendant qu'avec vos bourgeoises vous chasserez

Moi, j'irai au PMU du coin et jouerai au TIERCÉ!

Je sors m'aérer.

Dans ma robe blanche en CLOQUET LARGE,

Large à n'en plus finir,

Je m'assois sur le capot de ma DS,

Garée devant mon bar

Garée devant l'Ambiance

Ma robe étalée recouvre l'avant du véhicule.

Un couple entre dans mon établissement

Un garçon blond, aux YEUX CLAIRS.

Lui, passera la nuit AVEC MOI,

Elle, repartira SEULE

Ou je ne suis plus la patronne de l'Ambiance.

J'ordonne à l'orchestre de JOUER UN SLOW

Je m'avance vers la table du couple.

J'invite le garçon blond.

Elle, elle me regarde, étonnée

Trop bien élevée pour s'opposer.

Lui, il me rejoint, flatté.

NOUS DANSONS.

Tout ce que ma vie m'a enseigné,

Tout ce que j'ai appris rue de la Lyre

Dans le BORDEL DE MA MÈRE,

Toute ma hargne refoulée.

Je mets tout dans mon slow avec ce garçon.

A la fin de la danse
Il fait demander un taxi
Et renvoie LA FILLE.
Il finit la nuit dans mon lit.
Ce pharmacien de Châteauroux
Au pied bot
Ce BEL ANGE BOITEUX

Le matin,
J'ai un mal de DINGUE
À me débarrasser de lui.
Souvent, au petit matin,
Je le trouverai assis sur les marches
Devant mon appartement.
Je lui HURLERAI de partir
Que je ne veux pas d'INFIRMES.

Ensuite
Pourquoi ai-je SACCAGÉ ma vie
En Belgique
À Namur
Avec ce DÉCHET d'homme
Cette brute BORGNE
Qui m'étranglait.

Camille :

J'ai parlé au téléphone avec un vieux journaliste de La Nouvelle République du Centre. Je lui ai demandé des renseignements sur ce bar à fille, « L'Ambiance ». Il me dit que Gérard Depardieu venait à l'Ambiance. C'était avant qu'il monte à Paris faire sa carrière de comédien. Il ajoute que l'Ambiance, c'était lugubre, en fait. Il m'apprend qu'Éliane Moriss avait épousé le patron du Grand Garage de Châteauroux.

Je retrouve dans les papiers de ma grand-mère l'arrêté de fermeture administrative de « L'Ambiance », ainsi que, quelques mois plus tôt, le jugement de divorce d'avec le patron du garage.

Elle aurait du rester avec son garagiste, se ranger des voitures !

Ah quelle bonne blague Camille ! Rangée des voitures avec le garagiste!

Sur Google Earth, je retrouve une vue actuelle du bar. À présent, c'est un sex-shop. Son nom « Erotica » est écrit en grosse lettres rondes, soixante-dix, sur un vitrage opaque, entouré d'une façade peinte en violet.

Sixième journée Dédé

Camille :

Le sixième samedi quand je la retrouve dans son mobil-home, ma grand-mère se tient dans l'espace salon, sa chatte couchée sur ses genoux.

Éliane :

Tu n'imagines pas ce qu'elle m'a fait ?

Camille :

Qui ?

Éliane :

Sammy ! Ça fait une semaine qu'elle a disparu.

La première nuit, en ne la voyant pas revenir, j'ai pensé : tant pis pour toi ! Si tu veux te geler les pattes dans le noir, grand bien te fasse.

La deuxième nuit, il pleuvait. J'ai appelé : Sammy ! Sammy ! et elle n'est pas venue. La troisième nuit, il ne pleuvait plus, j'ai pris la lampe de poche pour la chercher sous les arbres.

La quatrième nuit, je me suis dit, peut-être, elle s'est fait attaquer par le chien du gardien. Je suis allé le voir avant la fermeture, il m'a envoyé bouler!

Le cinquième jour, j'étais aux cent coups...

Camille :

Une vieille dame avec une permanente à reflets bleus entre dans le Mobil-home.

Dédé :

Ah ! Éliane, je vous voulais vous dire. Mon fils

Mais vous n'êtes pas seule ?

Éliane :

Bonjour Dédé. Je vous présente Camille...

Dédé :

...Vous êtes envoyé-e par mon fils ?

Camille :

Moi ?

Dédé :

Mon fils vient toutes les semaines. Il me pose des questions. Je n'ai rien à lui répondre.

Alors, maintenant, il envoie des enquêteurs pour me harceler ?

Camille :

Je ne connais pas votre fils.

Dédé :

Il veut que je lui dise quoi, mon fils ? À la Libération, à mon retour de Fribourg, je lui ai offert une voiture à pédales à mon fils, une jeep comme celle des américains. C'est mon fils quand même ! Mon fils, je l'ai envoyé dans la famille de son père en Normandie. Ça vous va comme réponse ?

Camille :

Je ne vous ai rien demandé.

Dédé :

Chez la famille de son père, en Normandie, mon fils, il ne crevait pas de faim. À Paris, chez ma mère, la fenêtre ne fermait pas. C'était pas une vie pour un gamin de jouer avec les bouteilles vides qui roulent par terre. Sa grand-mère ramenait des clients de la Gare Montparnasse ! Femme de chambre aux wagons-lits, ma mère ! Salaire de misère ! Faisait ses fins de mois avec les voyageurs. Mauvaise influence sur moi, ma mère. Circonstance atténuante : notez-le dans votre calepin ! Ma mère et moi, vous savez ce qu'on faisait durant l'Occupation ? Toutes les deux, on levait un micheton à la Rotonde, il nous prenait chez lui, hop ! une petite partie à trois, le micheton, la mère, la fille. Le type s'endormait. Et nous on ouvrait la porte aux copains, ils tombaient sur le type : Ah le vieux dégueulasse ! Tu veux qu'on réveille tout l'immeuble pour qu'ils sachent ce que tu fais avec la mère et la fille ? Non ? Alors donne-nous ce que tu as et on part sans faire de scandale.

Un micheton a fini par se plaindre à la police. Six mois à la Santé. À la sortie, on fait quoi ?

Camille :

Je ne sais pas.

Dédé :

Ma mère et moi, au vert, petit marché noir pépère. L'autre plouc de Clamecy avec son pif genre « Il est des no-o-tres » comme dans la chanson ! Il nous vend un quart de cochon. Ma mère hop, pendant qu'il prépare les colis dans son saloir, elle attrape un canard dans sa cour, lui tord le cou et le planque sous son manteau. Le bouseux il revient. Un suspicieux :

- C'est quoi que vous avez sous votre manteau ? Ah, les salopes, elles me piquent des canards !

- Hey Dushmoll, si tu vas aux gendarmes, on dit que tu fais du marché noir !

L'autre péquenaud vexé, va aux gendarmes. Ma mère et moi, renvoyées à Paris en panier à salade. J'avais une carte au commissariat de Montparnasse, une carte, vous savez ce que ça veut dire ?

Camille :

Non.

Dédé :

Une carte de prostituée. Le flic me dit : ma poule, t'es bonne pour le prochain convoi ! Me voilà au camp de Jargeau. Que des prostituées, des gitans, des va-nu-pieds, des asociaux. On crève de faim là dedans. On me dit : si tu te trouves un mari, on te libère. Mais moi j'étais déjà mariée. À un vendeur au BHV : sous-sol, quincaillerie, vis et

boulons. Prisonnier de guerre. Alors, le Bordel Militaire de Campagne pour les boches à Tours, puis Fribourg. Je reviens à la Libération. J'offre la jeep à pédales à mon fils. Jargeau, Tours, Fribourg : j'ai rien dit à personne. Vous en dites quoi ?

Camille :

Rien.

Dédé :

Déchue de ma responsabilité maternelle en 45. Divorcée en 46. J'épouse un client en 47. Propriétaire de cimenteries à Saint-Denis. Cancer du pancréas. Je le soigne. Il meurt. J'hérite. Je me retrouve toute seule, mais peinarde, comme dans la chanson, dans le mobil-home au bout de l'allée. Vous savez quoi Éliane ?

Éliane :

Quoi ?

Dédé :

Hier soir, vingt personnes à boire du champagne sous les tilleuls. Une fête ! et le matin, je reste à regarder les bouteilles de champagne vides, je repense à tous les invités, et la belle robe que j'ai, et mes diamants et mes fourrures. Personne pour me juger. Personne pour me dire, c'est bien, c'est mal, fait pas ci fait pas ça, à cheval sur mon bidet, comme dans la chanson.

Mon souci, c'est mon fils. Il vient toutes les semaines. Il me regarde de travers. Il sait que j'ai tricoté. À l'entrée du paradis, mon fils sera là. Avec les clefs à sa ceinture. Il me dira, ta place, c'est en enfer ! Tu grilleras en enfer pour avoir trop tricoté.

Éliane :

Dédé, c'est pas tout ça. Il faut que je reprenne mon interview.

Dédé :

Je vous laisse Éliane. Demain, je pars pour Cherbourg. Un paquebot pour Buenos-Aires ! le pays d'Evita Perón ! Pourquoi les pauvres, ils ne porteraient pas de fourrure, elle a dit Evita Perón ! Elle a pas dit ça Evita Perón ?

Camille :

Oui.

Dédé :

Alors, bisous bisous, Éliane et heu...

Camille :

Camille.

Dédé :

Éliane, quand mon fils viendra, vous lui direz que je suis parti par le sleeping pour Cherbourg. Qu'il m'y rejoigne ou qu'il aille en enfer !

Éliane :

Ouais... Dédé. Elle a été miss BHV 1936. Elle a cent ans presque.
Son fils, un vieux de 80 ans. Il vient la voir toutes les semaines. Il s'assoit à côté d'elle, il lui parle, et elle ne lui répond rien. Personne d'autre ne vient jamais la voir. Il y a une semaine, comme elle commence franchement à fuir de la cafetière, son vieux fils lui a parlé d'un EHPAD. J'ai entendu ses hurlements jusqu'ici. « Je retournerai pas à Jargeau ! »

Bon, bref.

...Le cinquième jour, sur la nationale, devant le camping, je trouve une peau de chat écrasé dans l'asphalte, la même robe que Sammy ! Je l'ai enterré, là devant en pleurant et hoquetant. Et le sixième jour, qu'est ce que j'entends ? Un miaulement dans le toit du mobil-home. C'était Sammy. Elle était coincée entre le faux plafond et le toit depuis une semaine ! Et moi, j'avais enterré le mauvais chat !

Et ça faisait sept jours que Sammy était partie. Aujourd'hui, elle est là et ne fait que dormir.

Septième journée Babette

Camille :

Le septième samedi, je reviens une dernière fois en RER à Sevan.

Je traverse le marché sans m'arrêter. Je passe devant la maison d'Alfred Nobel.

Je longe le mur en moellons. Je passe le portail du cimetière. Je me dirige vers la concession où est enterrée ma grand-mère. Pour le septième samedi consécutif, je m'assois sur sa tombe, une simple dalle de ciment, avec une plaque en marbre.

Éliane Ben Simon : Alger 1930 – Sevan 2005.

Je sors le classeur beige contenant les lettres de ma grand-mère, mon cahier, un stylo, et m'assois sur cette tombe.

Je ne saurai jamais à qui étaient adressées ces lettres. En dernier recours à moi, puisque c'est entre mes mains qu'elles ont fini par échouer.

J'épluche une orange. C'est le début de la saison des agrumes. Je mange les quartiers en lisant les derniers feuillets.

Éliane :

Tout le monde se demandait comment elle tenait debout la Babette. Elle avait dû être très jolie, mais il n'en restait plus rien. La première fois qu'elle est entrée dans ce petit café que je venais d'ouvrir à Namur, je l'ai regardée, émue de tant de déchéance. Un paquet d'os diaphane, en short ! sur des jambes qui ne la portaient même plus. Un paquet de billets à la main, à la cantonade, elle invitait à boire. Quand elle est revenue, la seconde fois, en parlant avec moi, elle a eu un mot malheureux. J'ai empoigné ses cheveux fillasses, je l'ai battue à toutes volées. Malgré tout, elle a continué à venir dans mon bar.

Elle vivait dans un local sordide, humide, et chacun se demandait qui pouvait encore vouloir d'elle. Elle travaillait une ou deux heures, dès qu'elle avait de l'argent, elle fermait boutique, prenait un taxi, et partait jouer les grandes dames. Un soir, je suis entrée chez elle. Elle n'avait pas bu. Nous avons parlé. J'étais mal à l'aise par la sordidité des lieux.

Un jour, je lui proposais de reprendre mon bar. Je pensais lui soutirer de l'argent. Mais je n'avais pas l'intention de laisser mon commerce. Je lui ai donné un espoir insensé.

Elle m'a téléphoné plusieurs fois. J'atermoyais, et faisait monter les enchères. Un dimanche, je l'ai invité chez moi, dans mon appartement au-dessus du bar. J'avais fait des pizzas. Je l'ai regardé grignoter, tremblotante de fièvre et de manque. Peu à peu, un rose tendre a pris ses joues émaciées. Elle regardait la télé, je l'entendais respirer normalement. En partant, elle m'a fait une bise qui a laissé une trace de rouge à lèvres sur la manche de ma robe de chambre. Je lui ai promis de lui réserver mon commerce.

Huit jours après, elle débarque en taxi. Je me trouvais dans une situation critique, pas même de quoi m'offrir un paquet de cigarettes. Dans son sac ouvert, je voyais un tas de billets de banque. Dieu ou le Diable m'envoyait du secours !

Elle avait dû bien travailler, elle venait avec assez d'argent pour prendre mon bar. En vérité, je n'avais toujours pas l'intention de lui vendre. Mais il me fallait son argent. Je lui ai dit que j'acceptais.

Elle est repartie chercher ses affaires, quand elle est revenue, ma maison fut encombrée d'un tas de petits paquets, il y en avait plein le taxi, elle a tout jeté par terre, elle venait, elle s'installait. Elle a sorti ses sous.

J'avais l'argent en main. Je tremblais d'impatience. Je l'ai reconduite chez elle, lui certifiant que je la reprendrais le lendemain.

Je me suis retrouvée libre, étourdie. Je suis partie immédiatement au casino.

J'ai gagné ! J'ai doublé son argent à la roulette.

J'étais ivre de numéros, d'alcool, et d'argent quand je suis entrée chez elle vers 7h du matin. Elle était avec un homme. Mon excuse était toute trouvée. J'annonçais que je n'étais plus d'accord pour qu'elle vienne chez moi avec un homme. Je lui ai rendu son argent, d'un bond, je suis allée chez moi, et j'ai balancé ses affaires en vrac devant chez elle.

Nous nous sommes battues. J'ai tout cassé chez elle, et je suis sortie avec un œil bleu.

Le lendemain, comme j'avais encore chez moi deux ou trois de ses paquets, je retourne chez elle. Quelle désolation ! Tout était sens dessus dessous. Je lui ai dit qu'elle prenne patience, qu'au mois de septembre je lui vendrai, c'était promis.

Un mois après, je fais remplir mes cuves de carburant. Le livreur de fioul a son local juste en face de chez Babette.

Nous discutons. Il m'apprend que Babette est morte ! Deux ou trois jours après notre bagarre ! Seule, dans son taudis, les rats avaient dévoré son visage !

Babette ! Pauvre fantoche ! Pauvre pantin désarticulé !

Ou que tu sois Babette, je t'ai pardonné l'œil bleu, que, dans tes derniers sursauts de vie, tu as eu la force de me faire. Pardonne-moi d'avoir tout saccagé chez toi, et surtout, ne me garde pas rancune pour ce que je t'ai pris.

Tu voulais mon commerce, là où tu es, tu as la meilleure part, car ici, ce n'est pas une sinécure. Tu m'aides, car maintenant, j'évite de boire, je me dis toujours : ne finis pas comme Babette.

Camille :

Le reste de sa lettre décrit minutieusement une passe avec un client. Un homme-tronc, un cheminot, qui avait perdu ses jambes sous un train.

Le texte se termine par un rêve, où ma grand-mère voit sa fille, ma mère, elle aussi mutilée.

Ça me manque de n'avoir pu interviewer ma grand-mère tant qu'elle était vivante. Me voilà tous les samedis en train de pique-niquer seul-e sur cette tombe glacée. J'imagine des conversations avec elle dans son mobil-home, comme des béquilles pour ma mémoire.

*Je note sur mon carnet « Retrouver le disque d'Éliane Moriss».
Je vais prendre mon RER avant que ne ferme le cimetière.*

Camille :

Post-scriptum :

En attendant le RER sur le quai, je me rappelle cet homme dans le cimetière de Sevrans. Je le croisais tous les samedis, entretenant des fleurs sur les tombes du carré musulman. Un jour que nous parlions de la pluie et du beau temps, il me confia ne pas être musulman, mais juif. Durant l'occupation, le recteur de la Grande Mosquée de Paris avait essayé de protéger les juifs algériens de la déportation. Durant la première guerre, beaucoup de soldats algériens étaient morts anonymes et avaient été enterrés dans ce carré musulman, avec des plaques sans nom. Le recteur faisait graver sur ces plaques funéraires vierges les noms des juifs algériens qu'il voulait sauver. Quand un de ces juifs se faisait arrêter, il protestait qu'il y avait erreur, qu'il était musulman. Il donnait comme preuve que le nom de son père figurait sur une tombe de ce carré musulman.

Le recteur de la mosquée avait ainsi sauvé quelques dizaines de juifs, avant que les nazis ne comprennent le subterfuge, et ne lui intimât l'ordre d'arrêter sa production d'ancêtres imaginaires.

Je ne sais pas si cette histoire a un rapport avec ce qui était raconté avant.